

Au-delà des collines
Choc au sommet
Dupa dealuri, Roumanie, 2012, 2 h 30

Jérôme Delgado

Number 286, September–October 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69833ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delgado, J. (2013). Review of [Au-delà des collines : choc au sommet / *Dupa dealuri*, Roumanie, 2012, 2 h 30]. *Séquences*, (286), 38–39.

Au-delà des collines

Choc au sommet

Primé deux et même trois fois à Cannes, en 2012 – double Prix d'interprétation et Prix du scénario –, **Au-delà des collines** a confirmé Cristian Mungiu comme un des chefs de file d'un cinéma sans compromis. Dans la lignée des Tarkovski et des Tarr, digne représentant d'une esthétique propre à l'Europe de l'Est, le réalisateur roumain possède un sens inné de la poésie au service de la narration.

Jérôme Delgado

Intrusion dans un monastère isolé sur son mont, **Au-delà des collines**, le troisième film de Cristian Mungiu (*4 mois, 3 semaines, 2 jours*) ne pose pas qu'un regard cru sur la communauté qui y habite. Le titre le dit: le récit va au-delà de cette montagne, et de toutes les collines similaires qui abritent de tels lieux de culte. Les images décrivent une vie menée dans le froid, avec le minimum de moyens et selon les dogmes religieux. Mais elles parlent aussi de solitude et de révolte. De confrontation de mœurs, de visions et de ce que l'on désigne comme amour et fidélité.

Au sein de la communauté orthodoxe dans laquelle la caméra nous plonge, il y a mort de femme, conséquence de séances d'exorcisme. Or, le réalisateur roumain prend soin de ne pas en faire un procès, même s'il semble retracer, une étape après l'autre, le déroulement d'un drame survenu réellement en 2005, et dont les médias – y compris étrangers – avaient fait grand cas.

Ne rentre pas qui veut dans la maison de Dieu. On ne peut mêler passion et tentation, amour pour l'Être suprême et amour pour le commun des mortels. Une jeune femme, en visite sur la montagne, l'apprendra aux dépens de sa vie. Un peu comme la Jeanne d'Arc de Carl Theodor Dreyer, figure fétiche de la résistance à l'autorité et du cinéma muet, le personnage au cœur de **Au-delà des collines**, aussi sensuel et entêté, subit rejets et humiliations. L'héroïne, qui ose affronter le chef spirituel, ne finira pas sur un bûcher, mais sur une croix.

Cinéaste du social, Mungiu préfère, à l'exubérance du mélodrame hollywoodien, un ton sec et direct, un enrobage, disons plus naturel, proche de la facture documentaire. Il se situe dans la même famille qu'un Carlos Reygadas, son cadet de trois ans,

reconnu pour son cinéma âpre et vrai. Il est à noter que Reygadas s'était lui aussi déjà introduit, avec *Lumière silencieuse* (2007), dans le quotidien peu accessible d'une communauté religieuse.

Le réalisme de **Au-delà des collines** s'exprime notamment par le vent, très musical – et par l'absence de toute autre musique, superflue dans une vie monastique –, ainsi que par une lumière faible, entre la grisaille de l'hiver qui s'abat sur la montagne et l'éclairage à la chandelle imposé entre les murs. Ici, sujet et forme vont de pair.

Malgré sa cohérence esthétique, ou plutôt parce qu'elle repose sur une cohérence esthétique, cette fiction tirée de faits réels peut s'aventurer sur le thème de la confrontation (de valeurs). C'est une évidence dès les premières images, alors qu'une jeune religieuse se frotte, à contre-courant, à la foule d'une gare. Elle vient chercher une amie d'enfance, civile de son état, invitée à séjourner au monastère. Leurs retrouvailles scellent l'introduction et voilà qu'elles s'enlacent: la première, Voichita, froide et rigide; la seconde, Alina, souriante et émue.

La suite repose sur l'opposition entre ces deux êtres, entre la foi et la soumission assumée de l'une, et les rêves de liberté, de libertinage même, et les fausses impressions de l'autre. **Au-delà des collines** est un film d'amour, sur l'amour, autant celui que l'on porte à un dieu, abstrait et mental, que celui concret et charnel auquel croit une femme à peine sortie de l'adolescence. Cette Alina, revenue au pays pour l'occasion, se retrouvera plus que jamais isolée, seule avec ses désirs. Voichita est devenue son antithèse: modèle de chasteté, elle n'a besoin que de son dieu pour fuir la solitude, voire pour trouver son bonheur.



Intrusion dans un monastère isolé sur son mont



L'intrusion dans le quotidien du monastère passe donc par cette jeune femme tombée comme un cheveu sur la soupe: le survêtement bleu ciel d'Alina tranche avec le noir monotone des habits de ses hôtes. Elle est symbole de l'étrangère, celle par qui le malheur arrive, figure du diable dans l'esprit des autres protagonistes. Incarnée par Cristina Flutur, grande aux cheveux châtain et au regard lumineux, elle est le contraire physiquement de celle qu'elle souhaite sortir du monastère: Voichita, interprétée par Cosmina Stratan, est brune, plus petite, et possède de sombres yeux noirs.

Comme dans 4 mois, 3 semaines, 2 jours, le long métrage qui lui a redonné sa réputation – en plus de la Palme d'or du Festival de Cannes en 2007 –, Cristian Mungiu s'intéresse à la vulnérabilité des êtres.

Comme dans *4 mois, 3 semaines, 2 jours*, le long métrage qui lui a redonné sa réputation – en plus de la Palme d'or du Festival de Cannes en 2007 –, Cristian Mungiu s'intéresse à la vulnérabilité des êtres. Dans les deux cas, il met en scène deux jeunes adultes, par surcroît deux femmes victimes de l'autorité mâle propre aux sociétés patriarcales. Vulnérabilité, suivie de violence physique (surtout dans le film de 2007), davantage morale dans le second. Or, paradoxalement, c'est dans ce dernier que la mort survient, alors que dans le premier, elle ne se présentait finalement pas.

Le modèle de l'opposition cher à Mungiu repose sur la rencontre de deux mondes parallèles, censés mener, dès qu'elle se produira, à la rupture de ton. Dans le monastère que fabule

Cristian Mungiu, le chaos s'installe lentement.

Dicté par un prêtre, seul homme parmi des femmes qui le désignent d'un «papa» peu affectueux, l'ordre est d'abord perturbé dans les rapports entre Voichita et Alina. Un cadeau inopportun par ici – une lampe électrique –, un geste d'affection par là: les premiers signes frôlent déjà les interdits. Puis, la routine paisible cède sa place à des scènes de plus en plus imprévisibles dans lesquelles les religieuses, si elles ne s'affolent pas, agissent dans l'urgence, au pas de course.

Le comportement de l'intruse finit par nuire aux prières et par forcer des contacts inhabituels avec le monde extérieur. Un monde extérieur, en ville, qui vibre sous d'autres lois. Les rencontres avec l'autorité civile (la police) et avec l'autorité scientifique (la médecine) mettent en relief la puissance de l'autorité religieuse lorsqu'elle règne seule sur son mont. Il ne lui suffit que des âmes fragiles, et dociles, pour la faire fonctionner. C'est lorsque ce diable de révolte se présente que tout s'écroule.

Au-delà des collines n'est pas le seul à explorer le monde en presque totale autarcie des communautés religieuses. Son excuse pour s'y introduire, Mungiu l'a trouvée en Alina, parfait alter ego à sa caméra. Ce personnage mi-fictif mi-réel, avec son regard à la fois naïf, un brin égoïste et doté de préjugés, est un peu beaucoup aussi le nôtre, spectateurs. Lui ne juge pas, mais il met en images un choc si réel que le public, fervent croyant ou pur agnostique, ne peut que se l'approprier.

■ **DUPA DEALURI** | Origine: Roumanie – Année: 2012 – Durée: 2 h 30 – Réal.: Cristian Mungiu – Scén.: Cristian Mungiu, d'après les récits de Tatiana Niculescu Bran – Images: Oleg Mutu – Mont.: Mircea Olteanu – Son: Cristian Tarnovetchi – Dir. art.: Calin Papura, Mihaela Poenaru – Cost.: Dana Paparuz – Int.: Cosmina Stratan (Voichita), Cristina Flutur (Alina), Valeriu Andriuta (le prêtre), Dana Tapalaga (Mère supérieure) – Prod.: Adrian Moroca – Dist. / Contact: Métropole.